

En quête d'un art de vivre

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 30, Number 1 (175), February 1988

Sept Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31522ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1988). En quête d'un art de vivre. *Liberté*, 30(1), 4–7.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

En quête d'un art de vivre

Je suis arrivé à Dorval le 3 septembre 1969. La politique était dans la rue. On ne pouvait vivre ici en ignorant Trudeau, Jean-Jacques Bertrand, René Lévesque, le FLQ, le Bill 63. Si je m'en étais éloigné, mes élèves du secondaire m'y auraient ramené. Ils défilèrent dans la rue avec des pancartes et gravaient sur leurs pupitres des insultes où il était question de têtes carrées. *Nègres blancs d'Amérique* fut ma première lecture. L'effervescence me gagna vite. Par le travail en milieu populaire, je touchais du matin au soir une misère multiforme et pour laquelle, à ce moment-là, on pouvait imaginer une solution politique. Un ami, membre du FLQ, m'expliqua le sens de sa lutte. Galvanisé au possible, je montai avec des élèves de 14 ans *L'Ombre d'un franc-tireur* de Sean O'Casey. Dublin se transporta dans Hochelaga-Maisonneuve. On pouvait facilement imaginer que Seumas Shields, vendeur de bretelles, sonnait aux portes entre Adam et Ontario, que Don Davoren écrivait de ces poèmes liquides et gazeux qui paraissent parfois dans les hebdomadaires locaux, que l'énorme Mrs. Henderson était née «en bas de la track» et que Dolphie Grigson se manifestait tous les jours dans une taverne du quartier. Le dépaysement n'était pas grand. Ce fut pourtant une entreprise démente. D'une représentation à l'autre, d'école en sous-sol d'église, le décor devint vite de plus en plus sordide. L'intrigue de O'Casey se modifia, au grand désespoir du souffleur. Dans une respectable école de filles, un scandale se produisit: la troupe faisant plus de bruit que le père Karamazov au couvent, on menaça de jeter les faux Irlandais dehors avant que la séance commence. Il était temps de faire relâche. En plus de la galère irlan-

daise, dans ce qui me restait de temps libre, je menais d'obscur activités de militant du PQ, alors très pauvre en députés, je participais à la fondation d'un comptoir alimentaire, j'étais délégué syndical. Qui étais-je donc devenu? Moi qui m'étais toujours vu incapable de militantisme, incurablement indifférent aux mouvements politiques et sociaux et à quoi que ce soit de collectif, étais-je transformé de fond en comble par l'air du temps et du lieu? Si j'ai tant insisté sur la pièce de théâtre, c'est qu'aujourd'hui elle me semble une figure assez juste de ce que j'étais dans ces années-là. Par une de ces erreurs d'époque qui me sont familières, je me croyais à Dublin au début du siècle. L'armée d'octobre 1970, c'étaient les Black and Tans qui tuent Minnie Powell. Comme les représentations de la pièce, mon souci d'action collective devait finir en débandade.

Arriva la soirée du 15 novembre 1976. En voyant affluer les députés péquistes, j'aurais dû éprouver une sensation de récompense. J'eus au contraire une réaction d'indifférence qui me déconcerta. Je fermai le téléviseur au tout début de la soirée. L'indépendantisme perdait-il d'un coup son charme aventureux parce qu'il n'était plus une petite flamme à protéger de l'adversité? Était-ce le caractère monumental du succès qui me le rendait suspect et me faisait fuir, comme les consensus m'ont toujours fait fuir? Tout cela n'était certainement pas étranger à ma réaction, qui par ailleurs se préparait depuis quelque temps. Les mots «projet de société» étaient sur toutes les bouches. À mes oreilles, ils sonnaient faux. Je n'arrivais pas à voir de société québécoise. Je ne voyais que *des* sociétés, sans espoir de lien entre elles. Quoi de commun, quels contacts et quelle compréhension entre la société d'en-bas, avec laquelle je vivais, et la société nantie d'autres secteurs de la ville? Dans les projets ambiants, je ne voyais rien de nature à rapprocher ces sociétés pour en constituer une plus équitable. Je m'étais construit de la justice sociale une idée élémentaire que j'ai gardée: que le montant des revenus de chacun tende à devenir absolument proportionnel au nombre de personnes qu'il fait vivre. Dans les projets de société qu'on agitait, je ne discernais rien de concret qui conduise sur ce chemin. Quand je regardais la situation avec mes lunettes les plus sombres, je voyais une bourgeoisie intellectualisante, cachée

derrière le drapeau de la souveraineté, qui allait prendre une revanche temporaire sur une bourgeoisie affairiste qui s'était toujours moquée d'elle, et l'échange aurait lieu très loin de la société des sans-pouvoir où j'évoluais et que j'avais difficilement appris à aimer. Avec des lunettes encore plus sombres, je distinguais, dans l'ombre des intellectuels, une foule de petits entrepreneurs avides d'obtenir d'un PQ au pouvoir la part de contrats que les partis traditionnels leur avaient refusée. En somme, dès avant le 15 novembre, j'étais peut-être entré souterrainement dans la désillusion. La campagne référendaire m'a trouvé dans le même état que l'élection de 76. J'ai voté non. La question soulevée m'était devenue étrangère.

Depuis ce temps, je vois de plus en plus mal les frontières. Les vicissitudes de l'accord international sur la protection de l'ozone ont retenu mon attention, mais le lac Meech et le libre-échange, pas du tout. J'avoue qu'en regard des périls qui menacent la planète, la question nationale me paraît lilliputienne. À tort peut-être. Si je m'arrête néanmoins à cette question, je reste perplexe. Bien des aspects du Québec m'échappent. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi les Québécois, par exemple, semblent avoir honte de leur passé. Plusieurs, aussi, paraissent insatisfaits de leur sol. Se priver du recours à l'espace et au temps, n'est-ce pas tout simplement suicidaire? Dans les pays que je connais, je n'ai pas rencontré de honte du passé collectif, excepté ici et en Allemagne. Est-il honteux d'avoir eu des ancêtres agriculteurs, catholiques, pauvres et peu instruits? Bien des Allemands se réjouiraient d'avoir à traîner un bagage aussi léger. Et puis l'héritage québécois n'est pas dépourvu de vertus qui me plongent dans l'admiration. Au chapitre des livres, c'est même d'une œuvre ancienne d'ici que je me sens le plus proche. *Jean Rivard*, d'Antoine Gérin-Lajoie, aura été une des grandes lectures de ma vie. Gérin-Lajoie était naïf? Pétri de bons sentiments? Mais Balzac aussi était naïf, Proust également et Stendhal tout autant, même s'il en avait honte et s'efforçait de le cacher. Michel Deguy rappelle que c'est avec les mauvais sentiments qu'on fait de la littérature de gare, et sans une part de naïveté, dissimulée ou non, toute création est mort-née. J'ai donc lu *Jean Rivard*, et j'ai su qu'on avait rêvé ici un art de vivre à ma convenance, une harmo-

nie entre les rêves, les sentiments, les pensées, les décisions, les projets, les actes, le sol, les lieux et les moments. Comme Gérin-Lajoie avait raison de signaler que son héros était «d'une nature éminemment poétique»! Quelques années avant que *Jean Rivard* paraisse en feuilleton dans *Le Monde*, Isidore Ducasse avait émis dans les *Poésies* quelques idées que Gérin-Lajoie n'aurait pas désavouées. Il avait préparé son arrivée. Aujourd'hui, si la collectivité québécoise a un avenir, ce ne peut être dans l'amnésie: elle a derrière elle, dans sa littérature, l'art de vivre qui manque le plus à la planète.